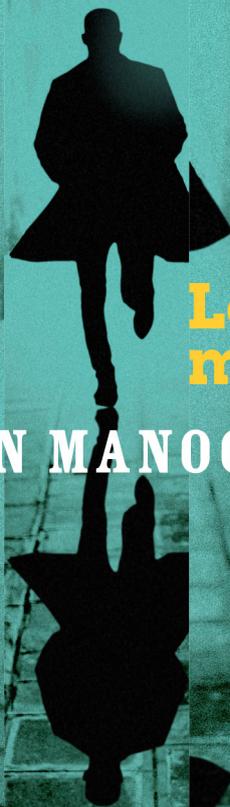


la manufacture de livres

IAN MANOOK

**Le Pouilleux
massacreur**



PU
LA

Le Pouilleux massacreur

Ian Manook

Le Pouilleux massacreur

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-106-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Personne ne peut vivre absolument
comme il le désire. Nous payons tous
quelque chose, en temps perdu et en
dégoût de soi-même.

Elia Kazan

*À Figos et tous les personnages
de cette histoire*

*À Pierre, Jérôme, et Tomek
qui m'ont aidé à en faire un roman*

À Françoise.

À moi !

Prologue

11 janvier 1962

– Qu'est-ce qu'on a, Dussart ?

La nuit est tombée. Une bruine triste et ténue diffuse la lumière maussade des lampadaires. Un autre de ces quartiers de cités oubliées, en bordure de plan, sur un coin de table à dessin, par un urbaniste à la petite semaine. En lisière de forêt. Ça fait bien l'été, mais les nuits d'automne, c'est sinistre. Derrière eux, la chaufferie. Lugubre. Elle ronfle son fioul pour pulser sa chaleur dans toute la ville. Comme un cœur sale son sang noir. Un petit quatre étages s'est allumé de la moitié de ses fenêtres. Sur les balcons, les voyeurs transis, sanglés dans leur robe de chambre, reluquent la scène de crime.

– Pas du beau, commissaire. Une ginette qui s'est fait travailler le portrait à coups de pogne en descendant du 136.

– Vous voulez dire une femme qui s'est fait agresser, je présume, Dussart ? Elle est morte ?

– Plutôt deux fois qu'une, commissaire. Dans la boue, comme une pauvre. Si je tenais le salopard...

– Si vous teniez le présumé coupable, Dussart, vous le déférez à la justice comme il se doit, un point c'est tout.

Du haut de sa dégaine austère à la Louis Jovet, dans sa canadienne en cuir brun ceinturée à la taille, Martineau observe la triste scène. Les Gauloises lui ont jauni la moustache et le bout des doigts. Index, majeur et pouce. Et plissé les yeux aussi. Un vrai foutoir. Police secours et les pompiers ont tout piétiné, liquéfiant la boue en gadoue. La pauvre femme gît toujours à leurs pieds, face contre terre.

– Ils l'ont retournée pour les constatations, mais j'ai insisté pour qu'ils la remettent bien comme elle était pour vous, commissaire.

Martineau ne répond pas. De loin, il note des détails dans sa tête. Les vêtements de la victime ne sont ni défaits ni déchirés. Au moins aura-t-elle peut-être évité le viol. Ses mains, raidies par la mort, sont restées cramponnées à son sac en fausses écailles. Il cherche autour de lui. Le long du grillage de la chaufferie, il aperçoit une planche et fait signe à Dussart d'en faire une passerelle en travers de la boue. Entre la victime et lui. Il s'y risque en équilibre et s'accroupit près du cadavre, relevant les pans de sa canadienne pour ne pas les salir. Boucles d'oreilles, sautoir et pendentif en toc, bague de fiançailles et alliance, rien ne manque. Il dégage le sac de la main crispée du cadavre qu'est devenue cette pauvre femme, et l'ouvre du bout des doigts. Tout y est : portemonnaie, clés, poudre de riz, rouge à lèvres. Chesterfield blondes et chewing-gum Hollywood. Et aussi, Seigneur Dieu, une carte de réduction pour famille nombreuse. Cette victime,

cette maman, a, avait, au moins trois enfants. Il examine son visage, sans pouvoir dire si elle avait été jolie ou pas. Il regarde la photo sur la carte pour se faire une idée, mais ne la reconnaît pas. Trop tuméfiée. Yeux boursoufflés. Pommette éclatée. Enfoncée. Fracturée sans doute. Arcade sourcilière aussi. Ses dents brisées lui ont déchiré les gencives et déchiqueté les lèvres. Il observe le déboîtement de la mâchoire. Fracassée sans doute. Des coups d'une grande violence. Elle aurait reçu une enclume en plein visage qu'elle n'en aurait pas été moins défigurée. Reste à répondre aux éternelles questions : par qui et pourquoi ? Pas de vol, pas de viol. Quoi d'autre pourrait pousser quelqu'un à tabasser à mort une mère de famille dans la nuit ? Vengeance ou jalousie. Crime passionnel. Violence conjugale. Il récuse aussitôt les deux termes dans sa tête. Le premier parce qu'il se refuse à croire que la passion puisse justifier la mort, même si le droit en fait encore une des plus hypocrites circonstances atténuantes. Il garde de ses études de droit que le Code civil, outrageusement favorable aux hommes, a été voulu et inspiré par un empereur impuissant et cocu. Dixit un de ses éminents professeurs. Le second parce que les hommes violents qui ont la lâcheté de frapper leur compagne ont aussi celle de le faire planqués chez eux, à l'abri des regards, dans leurs petites tanières, là où ils peuvent se croire les plus forts parce qu'ils ne frappent que les plus faibles.

Un amant éconduit alors. Possible, se dit Martineau. Ou un de ces nouveaux crimes en bande, où on tabasse pour une cigarette refusée. Il inspecte à nouveau le sac, récupère la carte d'identité et note l'adresse. Il va bien falloir que

quelqu'un s'y colle. En espérant que les mêmes soient déjà couchés. Pour qu'ils ne voient pas leur père pleurer.

C'est au moment où il se résigne à y aller qu'il repère l'empreinte. La marque d'une semelle. Crantée tout autour, avec de curieuses rainures à l'intérieur. Mais surtout d'une peinture impressionnante. Il demande une lampe torche à Dussart et examine les environs. Quelques autres empreintes semblables, mais partielles, piétinées par toutes sortes d'autres semelles de flics et de pompiers.

– Écoutez-moi tout le monde. Que tous ceux qui chaussent du 44 ou plus s'alignent au bout de cette planche en contournant la zone du crime.

Les hommes hésitent, bougonnent, regardent leurs pieds comme s'ils n'avaient encore jamais réfléchi à leur peinture, et s'exécutent de mauvaise grâce. Ils sont cinq à venir s'aligner et à lever les yeux au ciel quand ils devinent ce que s'apprête à faire ce fondu de Martineau. À l'autre extrémité de la planche, à côté de l'empreinte, il lisse la boue de la main puis fait signe au premier homme de le rejoindre. D'un geste, il lui ordonne d'imprimer sa semelle dans la boue et la compare à celle qu'il a trouvée. Elle ne correspond pas. Alors il efface la nouvelle empreinte et lisse la boue à nouveau. Les cinq hommes se succèdent, secouant la tête et haussant les épaules, mais aucune empreinte ne ressemble à la première. Le dernier flic rejoint les autres en tortillant des fesses comme un mannequin à un défilé de mode dans l'émission de Maïté Célérier de Sannois à la télé. Martineau l'ignore, se relève, sort un large mouchoir pour s'essuyer la main, et renvoie d'un geste les hommes à leurs tâches respectives. Puis il

réfléchit, observe la boue autour de lui, s'en écarte, remonte vers la cité jusqu'au quatre étages d'où un tir serait parti, selon un témoin, et repère les autres empreintes. Celles de la victime, pressées, petites, légères, talon-pointe, talon-pointe, et celles de son assassin, sans doute, profondes, brutales, deux fois plus amples. Et qui se suivent. La femme ne venait donc pas de l'arrêt du 136 à l'orée de la forêt. Elle ne rentrait pas chez elle. Elle en sortait. Il regarde sa montre : encore temps pour une embauche aux trois-huit. Le 136 descend jusqu'à Issy-les-Moulineaux. Elle peut travailler à l'usine électrique, aux Blanchisseries de Grenelle, ou à la cartoucherie. Ça se peut. Ou alors elle partait tapiner. Prostitution domestique, comme ils disent maintenant en haut lieu, en pleine expansion dans les cités-dortoirs. Vingt-deux heures minuit, après avoir couché les gosses, pour payer la nouvelle couette Bonne Nuit les Petits de la petite, parce que l'homme en dépense le prix chaque semaine en Gitanes bleues et Valstar rouge. Martineau préfère ne pas y penser. De toute façon, boulot ou tapin, elle n'y retournera plus. Pour la brute, il note qu'elle venait aussi de la cité, mais pour lui mettre la main dessus, il veut surtout savoir de quel côté elle est partie. De toute évidence, le type n'a pas rebroussé chemin. Martineau traverse la scène du crime en direction de l'arrêt du bus. Au passage, il donne l'autorisation d'embarquer le corps pour libérer les secours, mais exige une autopsie. Il bouscule aussi le journaliste des Nouvelles de Versailles qui voudrait lui poser des questions. Martineau n'aime pas Robillard. Un type trop intelligent et trop instruit pour végéter dans la presse locale. Un petit homme mal fagoté, un vieux cigare mouillé

éteint au coin des lèvres, toujours à l'affût, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Ce n'est pas qu'il ne l'aime pas, c'est juste qu'il s'en méfie. Trop politicien. Trop à droite. Avec derrière lui des réseaux d'influence que Martineau devine solides et puissants. Pétainiste sans être collabo pendant la guerre, Algérie française sans être OAS aujourd'hui, on dit qu'il a été un des rares que l'écrivain Céline recevait encore dans sa maison du Bas-Meudon.

– Si vous cherchez des empreintes taille 48, elles partent par-là, dans la direction du Petit-Clamart, dit Robillard à Martineau.

Le commissaire ne répond pas, mais suit les traces. Elles passent devant la chaufferie jusqu'à la départementale 406, pas vraiment en direction de l'arrêt de bus du Tapis-Vert, de l'autre côté de la chaussée. Il les retrouve plus à droite. Elles longent la route. Martineau ne va pas plus loin. Cette route, elle mène au Petit-Clamart et au Plessis-Robinson. Et un peu plus loin à Châtenay-Malabry.

Le Baltimore

Je m'appelle Sorb. Je n'ai pas choisi. C'est le diminutif de Sorbonne. Ceux de la bande m'ont donné ce surnom parce qu'ils me trouvent plus instruit qu'eux. Figos et moi sommes les seuls à aller à la fac. Ou à y être allés. Figos, c'est Figueiras. Nos pères se connaissent de l'usine, métallos chez Renault tous les deux. Le sien surtout. Le mien a passé des examens pour les promotions en interne de la Régie. Il est dans la maîtrise maintenant. Enfin je crois. Figos et moi, nous nous sommes connus à l'oral d'allemand du bac, au lycée de Versailles. Moi je connaissais *Erlkönig* de Goethe sur le bout des doigts. Sur le carnet de Figueiras, son prof avait noté comme appréciation qu'il avait été trop peu présent pour pouvoir être jugé. J'ai eu 17. Figos, 18. Figos s'en sort toujours mieux que moi, c'est l'histoire de notre amitié. C'est lui qui m'a fait entrer dans la bande. Pas vraiment des voyous, juste une bande. Ni blousons noirs ni blousons dorés. Même pas de blousons d'ailleurs. Des mecs de Meudon-la-Forêt, c'est tout. On zone, on fout la pagaille dans les Prusus, on choure deux ou trois trucs dans les Félix Potin, des

quarante-cinq tours chez les disquaires, rien de méchant. On siffle les filles et on se tire en ricanant. Rien de grave. Quelques caisses aussi, bien sûr, histoire de frimer et de s'offrir des frayeurs. Et des bastons. Contre Clamart, contre Issy, contre Malabry. Le reste du temps on écoute du rock américain. Dick Rivers et Richard Anthony aussi. Moi j'écoute Charles Aznavour en douce, parce que mon père est Arménien et que je m'appelle Simonian. Et aussi parce qu'on dit que mon père lui ressemble un peu, à Aznavour, même si j'imagine mal Aznavour chez Renault, dans le fracas des ateliers de l'île Seguin. Mais c'est vrai que mon père lui ressemble. Des fois. Un peu. Aussi petit que lui. Et comme lui, il se voit en haut de l'affiche, avec ses examens pour bientôt cadre.

Je fréquente la bande parce qu'en dehors de la fac, je n'ai rien d'autre à faire et que je m'ennuie dans le HLM blème de mes parents au milieu de ma cité dortoir. Et parce que j'aime bien la compagnie de Figos aussi. Et puis quoi faire d'autre ? Le petit bourge futé d'urbaniste qui a imaginé la cité où nous vivons n'a prévu aucun bar. Zéro troquet. Dix mille nouveaux habitants et pas un rade ! Cité prolo, qu'ils ont dit. Métro, boulot, dodo. Pas bistro. C'est Figos qui a repéré le nôtre, un soir, en rentrant d'une baston avec des gars de Bagneux. À Châtenay-Malabry. Le Baltimore.

II

... qu'il a laissées là-bas.

La femme est morte d'avoir croisé Laurent. La faute à pas de chance. Un peu à sa connerie aussi. Dans le chemin de terre qui longe la chaufferie, entre l'arrêt du 136 qui monte de la porte de Saint-Cloud, en haut de la côte des Sept-Tournants, et le premier immeuble de la cité. Laurent jure n'avoir rien fait pour la dessouder. Il marchait juste dans la nuit pluvieuse pour rejoindre le Baltimore. Quatre bornes encore. Elle, une ginette un peu pimpante, qu'il dit, et qui rentre à la nuit de ses heures sup. Ou d'un patron qui la retient plus tard pour la tripoter le soir, après le turbin. Ou peut-être même juste une femme fatiguée de sa journée qui rentre chez elle après une heure et demie de métro et de bus. Ou alors qui va embaucher pour la nuit. Ou tapiner. Il ne sait pas très bien, il avait les idées ailleurs. Un crachin tissait un voile luisant sur les bâtiments. La cité émergeait de la forêt, muraille mouillée percée de fenêtres tristes comme des meurtrières. Les lampadaires en miradors, fichés aux coins des immeubles, se ouataient d'un halo détrem pé. Elle a dû deviner la silhouette de Laurent,

derrière elle, dans le contre-jour blafard. Pas le genre de type qu'on sent derrière soi dans la nuit sans que l'affolement vous essore le cœur. Alors, forcément, lui est venue la panique. À le croire à ses troussees, massif et lourd, brutal comme l'emboutisseur hydraulique qu'il dompte huit heures par jour chez Renault, malgré ses vingt ans, dans le boucan de brutes des ateliers de Boulogne-Billancourt. Des mains comme des enclumes. Elles pèsent au bout de ses bras ballants et donnent à sa démarche des raideurs mécaniques. Et ce regard gris d'un autre monde qui, de temps en temps, me fiche la trouille à moi aussi. Ses yeux qui ne cillent jamais, même quand une grisaille ruisselle ses eaux froides dedans. Elle a dû se mettre le cœur à l'envers, la gINETTE. J'imagine qu'elle s'est tordu le cou à plusieurs reprises par-dessus son épaule pour surveiller son pas de créature dans la boue. Peut-être bien qu'en pressant le sien, le talon d'un de ses escarpins s'est fiché dans le sol détrempé. Peut-être que ça lui a vrillé la cheville. Ils ont construit cette foutue cité en moins d'un an en commençant par les bâtiments. Ils verraient après pour les rues, qu'ils ont dit. Des dizaines d'immeubles, deux mille appartements, et pas un trottoir. Pas un mètre carré d'asphalte encore. De la boue de chantier à la moindre pluie. Gadoue-la-Forêt. J'imagine que la pauvre, sciée d'une brusque douleur, s'est étalée dedans en pleine panique.

J'écoute Laurent qui se confesse, embêté, devant le Baltimore. Vingt ans plus tôt, c'était encore une guinguette

à l'orée des bois, le long de la départementale, face à la cité-jardin de la Butte-Rouge. Celle qui devait rendre les ouvriers heureux d'aller s'abrutir à l'usine. Quatre mille logements. Du beau pour les prolos. À cette époque, le trimard fatigué traversait la départementale 886, tous les samedis soir, pour aller se dérider l'âme au petit blanc aigrelet des collines de Belleville. Avec sa régulière ou entre camarades. Le reste de la semaine, la guinguette était un routier sympa et prospère, à la bonne franquette, blanquette et côtes-du-rhône. Tête de veau sauce gribiche et beaujolais. Puis ils ont agrandi la Butte-Rouge. Pas pour ajouter du bonheur aux ouvriers, pour rajouter des ouvriers aux usines. En pleine euphorie patronale des Trente Glorieuses. L'urbanisation en embuscade en a profité pour sauter la départementale, comme un feu fourbe profitant d'un coup de vent. Ils ont commencé par morceler le bois de Malabry. Plus au sud, ils se sont préparés à percer l'A86 à travers la forêt de Verrières. Ils ont construit sur les friches. Puis l'âge et la fatigue des trois-huit ont eu raison des vieux bambocheurs, et les jeunes ouvriers yé-yé se sont fichus du paso doble, de la java et de la valse musette du Baltimore comme de l'an quarante qui les avait pourtant vus naître. Le terrain vague qui servait de parking sauvage aux routiers a été terrassé pour construire une usine d'emboutissage. Un sous-traitant pour Renault. Les routiers se sont faits de plus en plus rares. Dos Santos a racheté l'affaire sans savoir qu'elle périssait et qu'elle lui coûterait ses économies et sa femme. Elle s'est fait la malle, de nuit, dans la cabine

du dernier routier de passage. Un peu comme on saisit une dernière chance. À cinquante piges passées ! se morfond Dos Santos. Et sa fille aussi, honteuse d'avoir pour père un portos et bistrotier au bord de la faillite. Lui y a cru au début. Les gens de la Seita ont même payé l'auvent et les enseignes s'il rebaptisait l'endroit d'un nom plus commercial. Un nom qui rappellerait les cigarettes américaines importées du Maryland. Ils avaient une liste officielle. Il n'a pas voulu du Balto. Il a choisi Baltimore. Plus classe. Plus exotique. Un nom qui en jetait, et voilà maintenant que son commerce ne vaut plus rien. Il le garde parce qu'il vit dans l'appartement au-dessus. Il équilibre ses charges avec le tabac, les mêlé-casses des vieux habitués qui viennent encore taper la belote ou aligner les dominos, l'après-midi. Et le restaurant du midi, aussi. Il a gardé le baby-foot et le juke-box par nostalgie, et ça lui a coûté ses nuits. Depuis longtemps, à partir de vingt heures, le Baltimore ne lui appartient plus. Il est à nous. C'est notre quartier général. La bande l'a gagné à la baston contre ceux d'ici.

– Je voulais pas la détruire, Sorb, je te jure que je voulais pas. C'est elle, elle l'a cherché !

J'ai bien vu, dès qu'il est arrivé au Baltimore, qu'il n'était pas droit dans ses bottes. Laurent c'est un bourru. Un taiseux. Trop honte d'être un ouvrier devant Figos et moi. Mais ce soir, c'est lui qui demande s'il peut me parler de quelque chose. À l'écart des autres. Dehors, sous le grand cèdre. Nous regardons le trafic basculer dans la cuvette d'Anthony. C'est un déversoir. Un flot

ininterrompu de feux arrière qui disparaissent dans le trou béant de la nuit en ensanglantant le paysage. Un fleuve de sang lumineux. Plus loin c'est Fresnes, et la bifurcation vers Paris, ce halo orangé et hypnotique là-bas, dans le fond. Comme une cloche en verre qui nous l'interdit et nous tente à la fois.

– Pourquoi t'as tapé alors ?

– Y'avait l'autre au balcon avec sa pétoire. Il a tiré ce con !

– Fais voir tes mains.

Laurent tend ses enclumes. Les phalanges de la droite sont écorchées.

– Je lui en ai juste mis une dans les dents pour qu'elle la ferme, explique Laurent penaud. Une ou deux. Trois peut-être, je sais pas trop, mais pas plus.

– Si quelqu'un a prévenu les flics, avec ta description et tes empreintes de 48 dans la boue, ils vont tout de suite penser à toi et rappliquer ici.

Je le pousse dans le café. Deux vieux dominotent encore sur une table à l'écart. Dos Santos, derrière son bar, accoué au comptoir comme un marin à son bastingage, regarde, fatigué, ces gamins qui lui renvoient l'image du naufrage de sa vie. Grand est là, avec ses dents en touches de piano, nerveux et vicieux comme un mauvais cheval. Il a pris Texas et Mouche au baby. Annie tortille son petit corps potelé sans grâce, toute seule devant le juke-box. *Let's Twist again* de Richard Anthony. Figos, Chinois, Bibic et Santo tapent le carton sur une table ronde au beau milieu de la pièce. Pouilleux massacreur.

Je fais signe à Figos de laisser le carton deux secondes et de rappliquer. Je lui explique la situation comme Laurent me l'a racontée.

– Merde, ne me dis pas que ce con l'a tuée !

– Morte ou pas, Martineau va rappliquer ici. Il faut faire quelque chose.

Figos est d'accord et nous retournons à la table.

– Bibic, tire-toi et laisse ta place à Lolo.

Bibic hésite pour la forme, puis se lève et va au baby proposer à Grand de l'aider. L'autre, qui gagne seul contre deux, ne veut partager sa victoire avec personne et l'envoie balader. Bibic rejoint le juke-box, coupe *Let's twist again* et enclenche *Dactylo Rock*. Annie soupire, le traite de « pauv'naze », et s'approche de la table des joueurs.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Laurent s'est installé à la place de Bibic et Figos prend les cartes sans les battre.

– Lolo a perdu, dit-il pour toute explication.

– Il a pas encore joué, proteste Chinois.

– Il a perdu quand même, insiste Figos.

Il écarte le jeu en éventail. Laurent y choisit une carte et la montre à tout le monde avant de la rendre. Au lieu de la perdre au milieu des autres et de battre les cartes, Figos la place ostensiblement sous le paquet. C'était supposé être le stoppeur, la carte qui arrête le massacre. C'est sûr que tout en dessous du paquet, elle ne va pas stopper grand-chose.

– Gauche ou droite ?

Je réponds droite à la place de Laurent et tout le monde me regarde.

– C'est con, c'est la main avec laquelle il bosse, rigole Santo.

Laurent hésite, puis comprend, et sourit à la ronde. Il pose sa main droite à plat sur la table. Figos pose le paquet de cartes à côté et retourne la première. Carreau. Il se lève, brandit son poing, et l'abat de toutes ses forces sur la main de Laurent qui ne bronche pas. Les autres jubilent. Chinois tire un carreau lui aussi. Il frappe des deux poings joints. Les deux petits vieux abandonnent leurs dominos et s'en vont. Grand, Texas et Mouche laissent tomber le baby et rejoignent la table pour prendre part au massacre du pouilleux. L'avantage, à ce jeu à la con, c'est que le nombre ne change rien à l'affaire. Seul le stoppeur peut arrêter la punition, et là, tout le monde sait que le stoppeur n'arrêtera rien. Alors chacun en profite. Figos tire un trèfle. Il pince la peau de Laurent entre le pouce et l'index et la vrille d'un tour complet. Derrière, Bibic, furieux, tire un cœur et devrait caresser la main de Laurent. Pour apaiser sa douleur, soi-disant. Mais Figos sait à quel point Laurent va dérouiller et pour l'aider à encaisser, il annonce à l'anglaise que c'est une *Annie Special*. Un cœur, un vrai d'amour, un patin, quoi ! Annie fait semblant de s'en offusquer, puis saisit le visage de Laurent à deux mains et lui avale la langue.

– Plains-toi mon salaud, s'amuse Santo. Avec le stoppeur tout en dessous, t'as treize galoches assurées !

Il tire à son tour et c'est un pique. Les doigts en pointe vers le bas, il lève la main plus haut que sa tête et plante avec force tous ses ongles dans la main déjà tuméfiée. Et

le massacre continue, au hasard des quarante-six cartes restantes. Carreau-poing, trèfle-vrille, pique-ongles et cœur-galoche. Ils frappent chaque fois plus fort, plus vicieux, plus violents, excités par les cris hystériques des autres et le calme terrifiant de Laurent. Quand ils ont fini, sa main a doublé de volume.

– Il faut aussi nettoyer ses pompes, dit Figos. La boue de la chaufferie, elle est trop facile à reconnaître.

– Ça suffira pas. Avec les semelles de ses Rangers, c'est pire que des empreintes digitales qu'il a laissées là-bas.

III

L'enfoiré !

– Tiens, v’la la maison poulaga, lâche Figos en souriant.

On savait qu’il viendrait. On l’attendait, assis tous les deux sur les marches du Baltimore. Martineau gare son ID 19 vert argenté sous le seul cèdre rescapé du temps de la guinguette. Il craque une allumette entre ses mains en godets, allume une Disque Bleu, secoue la flamme pour l’éteindre. Il lève la tête à la nuit pour aspirer une première longue bouffée et la sentir lui brûler la gorge et les poumons, avant de l’expirer au ciel. Puis il se dirige vers nous. À l’intérieur, les Marvelettes supplient *Mister Postman* de vérifier le courrier.

– C’est à vous ? demande le commissaire en désignant la Panhard à côté de laquelle il s’est garé.

– Je veux, répond Figos avec qui je suis allé la voler un mois plus tôt, rue de Rennes.

– Une PL 17 Flat-twins, c’est ça ?

– C’est ça.

– Et je suppose que vous avez les papiers en règle si je vous les demande.

– C’est comme vous voulez, commissaire.

Martineau tire sur sa cigarette. Il la tient entre le majeur et l'index pour tirer dessus, mais la retire en la pinçant entre l'index et le pouce. Ça donne à son majeur un curieux mouvement, par-dessus par-dessous la tige de sa Gauloise.

– Je suis venu voir Laurent, dit-il en s'adressant à moi. Il est là ?

– Presque.

– C'est quoi, être « presque » là ?

– Ça veut dire qu'il a passé tellement d'heures à perdre au pouilleux massacreur que je ne sais même pas s'il est encore entier.

– Eh bien allons voir ce qu'il reste du pouilleux, dit-il en passant entre nous deux.

Dos Santos nous regarde entrer depuis son comptoir. Ce type ne sait pas mentir. Même sans rien dire, il a l'air coupable de ce qu'il cache. Martineau le salue de la tête. Les rares habitués sont partis. Il ne reste que la bande autour de la table. Ceux qui jouent et ceux qui regardent en attendant le massacre. Seule Annie navigue ailleurs, toute seule devant le juke-box, les yeux au plafond, et rêve qu'elle s'appelle Daniela et que l'amour d'Eddy Mitchell n'est qu'un jeu pour elle.

– Bonjour Laurent.

Lolo ne répond pas. Il tient ses cartes de la main gauche. L'autre n'est qu'un œdème, la peau marbrée, distendue, prête à rompre, lacérée de griffures et de déchirures.

– Tu joues depuis combien de temps ?

– Assez longtemps pour avoir perdu au moins une vingtaine de fois, plaisante Santo.

– Je t’ai sonné, toi ? Quand je sonnerai les cloches ça sera ton tour, en attendant tu la fermes ! Depuis combien de temps, Laurent ?

– Depuis assez longtemps pour avoir perdu au moins une vingtaine de fois.

Il reste les yeux baissés sur son jeu. Martineau le regarde, puis va jusqu’au comptoir écraser son mégot dans un cendrier Suze.

– Fais-moi voir tes chaussures, commande-t-il quand il revient à la table.

– Pour quoi faire ?

– T’occupe. Une seule, ça suffira.

Laurent pose son jeu et se penche pour enlever une de ses chaussures qu’il pose sur la table. Martineau la retourne pour inspecter la semelle.

– Tu portes des Doc Martens maintenant ? Je te croyais accro aux bons vieux brodequins de marche à jambières attenantes ?

– C’est quoi, ça ?

– Tes Rangers, celles que tu portes d’habitude.

– J’ai changé, maintenant je mets des Doc Martens comme Big O.

– C’est qui ça, Big O ? demande Martineau en s’allumant une autre Gauloise.

– Roy Orbison, répond Annie de loin. Vous connaissez pas Roy Orbison, commissaire ?

Elle glisse une pièce dans le juke-box et compose le numéro de *Running Scared*. Martineau écoute en fumant. Les autres se marrent en douce.

– Je croyais que c'était Elvis, ça, lâche Martineau. Bon, bonne soirée alors, et n'obligez pas Dos Santos à se coucher trop tard.

Il sort et nous le suivons jusqu'à son ID avec Figos.

– Elle est à qui la Panhard, déjà ?

– À moi, dit Figos.

– Alors toi, me dit-il, je te raccompagne chez toi puisque t'es à pied.

– Je le raccompagnerai, s'interpose Figos.

– Je ne suis pas sûr que tu aies les papiers pour conduire si je te les demande, répond Martineau en s'installant au volant de sa voiture, la cigarette aux lèvres et l'œil plissé par la fumée.

– Oui, mais moi j'ai pas envie de rentrer, et surtout pas avec vous.

– Excuse-moi partenaire, mais ce n'était pas vraiment une proposition, répond Martineau d'une voix neutre, c'était plutôt un peu comme un ordre, si tu vois ce que je veux dire

Il se penche pour ouvrir la portière côté passager. J'interroge Figos du regard et, comme il hausse les sourcils, j'obéis à Martineau et monte dans sa voiture. Mon père bosse chez Renault, je n'ai jamais mis les pieds dans une Citroën, même chourrée. Question de loyauté. Suspension hydropneumatique, levier de vitesses au volant fin et extra-large, Je suis impressionné malgré moi et Martineau le remarque.

– Quoi, vous n'avez jamais tiré d'ID 19 encore ? se moque-t-il.

– On ne vole pas de caisses.

– Et bien le jour où vous vous y mettez, piquez plutôt des DS, elles sont bien plus puissantes et plus confortables. Mon prochain achat, probablement, puisque mon métier et ma morale m'interdisent de les voler comme vous.

Quand il démarre, je n'ose pas regarder Figos qui nous observe depuis les marches du Baltimore. L'ID 19 se glisse dans le trafic nocturne avec une souplesse qui m'étonne.

– Si j'avais demandé à Laurent de me suivre au commissariat, tu crois qu'il aurait pu marcher jusqu'à la voiture avec ses pieds de 48 dans des Doc Martens en 44 ?

Je préfère ne pas répondre. Il garde le silence pendant que défile à l'envers la banlieue morne, sombre, striée des longues traînées rouges et jaunes des phares pressés.

– Pas de viol, pas de vol, dit soudain Martineau sans quitter la route des yeux. Qui peut bien avoir tabassé à mort cette pauvre femme ?

Je ne réponds toujours pas. Il remonte vers le Petit-Clamart. Il a ralenti, comme s'il voulait avoir le temps de parler.

– J'ai vu le mari, c'est pas une histoire de violence conjugale. C'est pas une histoire de turbin non plus, elle allait prendre son boulot de nuit de blanchisseuse chez Grenelle. Restent deux hypothèses : l'amant jaloux ou le crime de rencontre. T'en penses quoi ?

– Je n'en sais rien, je ne suis pas flic.

– Tu ne me demandes pas de qui je parle ?

Quel con je suis, ce salaud me piège en deux phrases !

Je m'en veux aussitôt. J'essaye de faire bonne figure. Je fouille dans mes poches.

– Je peux avoir une cigarette ?

– Non, répond-il sans me regarder. Tu as oublié que tu ne fumes pas ?

Comment sait-il ça ? Martineau, je ne l'ai croisé qu'une demi-douzaine de fois et on ne s'est pratiquement jamais parlé. T'étais où ? Tu faisais quoi ? T'as vu qui ? J'étais pas là, j'ai rien fait et j'ai vu personne.

– C'est un peu mon métier de connaître les gens, dit-il sans aller plus loin.

– Y'a rien à savoir. On est juste une bande de potes. On joue au pouilleux en écoutant du rock au Baltimore.

– Mais vous volez des voitures et vous trafiquez des armes aussi.

– Hey, on n'a jamais trafiqué d'armes !

– Donc tu reconnais que vous volez des voitures.

– J'ai jamais dit ça.

Un fourbe, ce mec, et moi qui plonge à chaque fois.

– C'est des paroles sans valeur, vous le savez bien.

– C'est vrai que dans un dossier, ça ne vaut pas tripette, mais pour moi c'est comme un aveu. Je peux te poser une question ?

– Vous ne faites que ça.

– Qu'est-ce que tu fais avec cette bande de paumés ?

– Ne parlez pas comme ça de mes potes.

– Sinon quoi, tu descends en marche ? Eh bien vas-y, ne te gêne pas !

Il lâche le volant d'une main, se penche devant moi,

déverrouille la porte que la vitesse rabat, puis m'empoigne par l'épaule et me pousse hors de la voiture. Pour me retenir au dernier moment. La voiture fait une embardée. En face, des phares nous évitent et klaxonnent en panique. Puis Martineau jette la voiture sur le premier bas-côté venu et freine en dérapant.

– Mais vous êtes complètement dingue !

– C'est la vie qui est une dinguerie, mon garçon. Une pauvre ginette, comme vous dites, se rétame dans la boue, tu te penches pour l'aider à se relever, elle croit que tu veux la violer, elle hurle, un marcel se pointe le flingue à la main sur son balcon, tu assommes la femme pour qu'elle se taise, le coup la tue, et t'es devenu un assassin sans le vouloir.

Je ne dis rien. Lui non plus. Je regarde le jardin propre d'un pavillon éteint sur notre droite. Un nain en céramique idiot me regarde, immobile, comme s'il était d'accord avec Martineau.

– Un môme intelligent dont les parents se saignent pour lui payer des études à la fac de droit, mais qui traîne dans un rade de banlieue avec des graines de voyous, ça aussi, c'est une dinguerie.

– Faites chier, Martineau, vous êtes assistante sociale maintenant ?

Je sors en claquant la portière et j'avance. Lui redémarre. Il ne se penche pas pour me demander de remonter. Il ne fait pas dix mètres pour s'arrêter et m'attendre, les pieds sur le frein pour me rougir de ses stops. Il ne roule pas au pas à mes côtés en attendant que je me calme. D'une

LE POUILLEUX MASSACREUR

manceuvre fluide, il engage son ID 19 en souplesse dans le trafic espacé et disparaît. Et je ne suis même pas au Plessis-Robinson. L'enfoiré !

IV

... pour moi, il paraît ?

Il est vingt-trois heures quand j'arrive chez moi.

– Dis donc mon grand, c'est à cette heure-ci que tu arrives ?

J'embrasse ma mère et elle retourne dans la cuisine, juste à droite en entrant. Une belle cuisine de prolétaires en cours d'ascension sociale. La table en formica vert tendre, le banc en coin de la même couleur, le frigo juste comme il faut et la boîte à pain doublée de tissu à carreaux rouges et blancs. Horloge façon mire de la télé au mur et transistor sur la paillasse. Les infos sur Luxembourg. Elle m'a gardé des petits pois et du steak haché, comme quand j'avais huit ans.

– C'est de la boîte, mais j'ai rajouté des lardons. C'est dommage que tu sois rentré si tard, ton père avait une surprise pour toi.

– J'ai traîné un peu avec des amis après les travaux dirigés, j'ai pas vu le temps passer.

– Eh bien j'espère que ce sont des amis qui valent la peine, pour en oublier de prévenir tes pauvres parents. Il n'y a pas de cabines téléphoniques à Paris ? Je croyais qu'on pouvait téléphoner de n'importe quel café.

– Désolé, m'man.

Pendant que je mange, elle me coupe une tranche de pain et me prépare un yaourt et un carré de *baklava*.

– Ton père a fait un détour chez Sarafian en rentrant de l'usine. Il a acheté ça pour toi. Il sait que tu aimes. Il a fallu qu'il se fâche pour que ton frère ne mange pas ta part.

– C'était quoi, la surprise ?

– Tu iras le voir dans notre chambre. Il est fatigué, mais je suis sûr qu'il t'attend pour te le dire. Tu feras attention à pas parler trop fort, ton frère et ta sœur dorment. Enfin moi, cette surprise, je trouve que...

Soudain les larmes lui montent aux yeux et elle se retourne vers la fenêtre et le paysage sinistre des HLM blafards échoués dans la nuit.

– ... mais bon, enfin, on y arrivera. On y arrivera bien.

La guerre a eu raison des études de maman qui n'aimait pas trop ça de toute façon, même si elle travaillait bien. Élève sérieuse et appliquée. Devrait s'affirmer davantage à l'oral. Il n'y a pas plus bavarde qu'elle aujourd'hui. On croirait qu'elle comble d'un incessant flot de mots les vides et les creux invisibles de sa vie. Et puis l'an dernier, à la surprise générale, elle s'inscrit pour un CAP d'esthéticienne, à quarante ans. Une femme l'a prise sous son aile et a payé pour son école. Une femme de résistant, qui a fait construire la moitié des logements sociaux de la cité et a donné le nom de son mari à une des avenues. Martineau a raison, la vie c'est une dinguerie. Ma mère qui reprend ses études quand je délaisse les miennes.

– Moi aussi j'ai une surprise, dit ma mère. Je voulais

l'annoncer à ton père ce soir, mais il était si excité de t'annoncer la sienne que je n'ai pas voulu gâcher son plaisir. Mais à toi, je peux le dire...

Elle me pousse sur le banc, se glisse à côté de moi, et tout en débarrassant mon assiette et en préparant mon yaourt, elle m'avoue avoir réussi son examen. Elle est diplômée. Sa bienfaitrice ouvre le premier salon de coiffure de la cité dans un mois, au pied de notre immeuble. Elle est embauchée. Ma mère va travailler, elle dont le seul boulot avait été d'être nourrice à domicile ! J'en ai les larmes aux yeux pour elle, mais comme un idiot de mec, je me retiens de le lui montrer. Je n'ose même pas la prendre dans mes bras pour la féliciter. Je devrais, mais je n'ose pas.

– Allez, va voir ton père maintenant, mais ne lui dis rien pour moi, laisse-moi lui faire la surprise, d'accord ? Et puis comme ça, ça me permettra de participer un peu à la tienne.

Mon père est allongé en pyjama bleu clair sur le couvre-lit du même bleu nuit que les rideaux. Il regarde des reproductions de Monet. Chaque semaine, de la bibliothèque des cégétistes du comité d'entreprise, il rapporte soit un coffret de musique classique, soit un coffret de reproduction d'œuvres d'un peintre impressionniste. Il s'y met avec application, pour apprendre. Le beau, comme il dit. Comme si le reste de sa vie ne l'était pas.

- C'est à cette heure que tu rentres, mon grand ?
- M'man me l'a déjà dit.
- Et elle a eu raison.
- Tu as une surprise pour moi, il paraît ?

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

TOMEK GAYRAL
CORRECTION

ALICE MARTIN
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME ET AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2024

